

# SPÉCIAL SAINT-ÉMILION

AU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO  
1999-2019

*Huit siècles après la création de la Jurade en 1199, l'Unesco inscrivait sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité la cité médiévale ainsi que sa juridiction, une communauté de 8 communes viticoles. Saint-Émilion devenait ainsi le premier vignoble au monde digne d'être préservé, partagé et protégé par et pour l'humanité, l'Unesco y ayant reconnu un « exemple remarquable d'un paysage viticole historique ayant survécu intact ».*

*Les vigneronns de Saint-Émilion ont plus que jamais pris conscience, lors des célébrations du 20<sup>e</sup> anniversaire de ce classement, de l'ineffable beauté de ce patrimoine dont ils sont les dépositaires. Reportages dans ces crus qui, après trois millésimes d'exception, 2015, 2016 et 2018, vivent une passionnante émulation.*

TEXTES JEAN-LUC BARDE, JEAN-FRANÇOIS CHAIGNEAU,  
JEAN-CHARLES CHAPUZET, DENIS HERVIER ET ORIANNE NOUAILHAC  
PHOTOS LEIF CARLSSON



Par grappes ondulantes, les martiniets ivres de vitesse et de liberté traversent le ciel en criant, passent au travers des baies gothiques des Grandes Murailles ouvertes aux vents depuis des siècles, glissent dans leur vol éperdu au-dessus des rangs de vigne du Clos Fourtet et plongent vers la place de l'église souterraine puis remontent à toute allure vers le cloître des Cordeliers, foncent brusquement vers le clocher monolithe, virent stridents à sa flèche, disparaissent un instant derrière les remparts du levant, reviennent sur les parcelles de La Clotte, frôlent le bas de la combe, jettent un œil à La Gaffelière et sa villa gallo-romaine, s'élèvent enfin pour s'échapper au-dessus d'Ausone et de la tour du Roy.

Dans cette ronde sonore où glisse l'aile sous le vent, ils sont les princes du jour et les rois du crépuscule aux premières étoiles allumées. Saint-Émilion est une cité de pierre où le chant des oi-

seaux fait résonner les vieux murs, découvre les baies géminées romanes du palais Cardinal offertes aux courants d'air, révèle les anfractuosités où ils se logent la nuit. Dans l'intime de la ville close, peu d'arbres, un seul notable, celui de la place du Marché, arbre de la liberté devant l'église monolithe, un *Gleditsia triacanthos*, exotique février d'Amérique du Sud replanté après que le traditionnel ormeau fut mort. Il y a bien aussi quelques treilles et puis c'est tout. Ici le minéral règne souverain. Mais tout autour, la vigne assiège la ville et si l'on n'y prenait garde, elle descendrait dans les venelles tant elle aime le calcaire à astéries qui recouvre le plateau épais de 15 mètres où s'est enchâssée la morsure de la combe en amphithéâtre, lieu élu de fondation du bourg médiéval de Saint-Émilion inscrit, avec sa juridiction de communes voisines, au Patrimoine de l'humanité par l'Unesco le 2 décembre 1999.

C'était huit siècles après que Jean sans Terre, frère de Richard Cœur de Lion, eut signé le 8 juillet 1199 la charte de Fa-laïse pour s'assurer le soutien des habitants de Saint-Émilion ; le texte leur accordait *"libertés, libres coutumes et habitudes"*. Ainsi naquit la Jurade de Saint-Émilion, nouveau pouvoir civil et politique. En 1289, sous Edward I<sup>er</sup> duc de Guyenne, les pouvoirs sont étendus aux paroisses environnantes : Saint-Christophe-des-Bardes, Saint-Étienne-de-Lisse, Saint-Hippolyte, Saint-Laurent-des-Combes, Saint-Pey-d'Armens, Saint-Sulpice-de-Faleyrens, Vignonet et enfin Saint-Martin-de-Mazerat, qui sera rattaché ensuite à Saint-Émilion en 1790. La Révolution abolit la Jurade. Rétablie en 1948 par le syndicat viticole, elle retrouve une partie de sa vocation dans la promotion des vins des châteaux situés sur les 8 communes. Depuis lors, elle se réunit deux fois l'an, en juin pour le "jugement du vin nouveau", en septembre pour le ban des vendanges, proclamé du sommet de la tour du Roy en écho à la puissance médiévale de la Jurade.

Saint-Émilion fait vivre à ses habitants et à ses visiteurs l'effort des pentes qui dégringolent la combe coulée des lèvres de la corniche du plateau. Une ville haute, en fer à cheval, où l'homme a pu creuser jusqu'à 4 niveaux de carrières sur 11,9 hectares dans la blonde fraîcheur du calcaire à astéries qui affleure à 80 mètres d'altitude, et puis une ville basse, 35 mètres plus bas, sur l'élargissement du vallon creusé par deux petits ruisseaux, la Grande Fontaine et la Petite Fontaine. Aux abords de sa source, Émilion fonda son ermitage au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. En 2019, la ville comptait encore 270 habitants sur les 2 053 de l'espace communal.

Il faut "prendre son escouisse" pour quitter la ville basse et accéder à la place de l'église monolithe où se tient cette étrange et rare nef souterraine. Le tympan au traditionnel Christ en majesté est orné de feuilles d'acanthe et de saints pris dans la ronde des voussures. La venelle en cascade de pavés du tertre de la Tente aide à l'ascension vers le sommet de la ville haute. Si l'effort est trop rude, l'élan insoutenable et la respiration trop brûlante, dans cette centaine de mètres "verticaux" on peut faire halte au Logis de la Cadène de la famille de Bouïard pour se restaurer de truffes, anguilles et agneau préparés par le chef étoilé Alexandre Baumard. Honorablement sustenté, il reste alors une trentaine de mètres pour retrouver le plat vers la rue du Clocher qui ouvre à l'esplanade en plein ciel au pied de l'église monolithe où furent apposées deux plaques de cuivre rutilantes, une en français, l'autre en anglais : *"La juridiction de Saint-Émilion a été inscrite au Patrimoine mondial au titre de la Convention pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel afin d'être protégée au bénéfice de toute l'humanité"*.

Le français, l'anglais, deux langues entendues, mélangées, dans les rues de Saint-Émilion comme ce fut le cas de 1152 – où Aliénor d'Aquitaine prit pour époux Henri II Plantagenêt – jusqu'en 1453 en ce 17 juillet où les troupes de Charles VII de France battirent l'armée de Henri VI d'Angleterre lors de la célèbre bataille de Castillon, victoire qui mit fin à la guerre de Cent Ans. De ce belvédère posé sur le socle rocheux, les deux versants du tertre de la Tente à l'est et celui des Vaillants à l'ouest s'ouvrent en éventail vers la vallée de la Dordogne et cette marée de vignes qui recouvre co-teaux et plaines jusqu'à (Suite page 142)

l'horizon barré au sud par les douces collines de l'Entre-Deux Mers. À l'exception de la collégiale et son cloître, du palais Cardinal, des Jacobins que l'on a alors dans son dos, on voit tout ce qui rend "inépuisable cette ville [dont] les monuments naissent sous ses pieds", variation infinie pointée au XIX<sup>e</sup> siècle par l'artiste et archéologue girondin Léo Drouyn fasciné par tant de richesses.

**S**ous nos yeux s'étale la volée de toits de tuiles enchevêtrés du bâti civil dont la maison de la Cadène à pan de bois, la porte Brunet, la tour du Roy, les maisons dans les remparts et les maisons gothiques intra-muros. Ce qui frappe davantage encore c'est la puissante présence des édifices religieux de cette cité qui fut d'abord un lieu de culte, ville des chanoines : les cordeliers, l'église souterraine et ses trois chapelles à baies gothiques – Notre-Dame, Autel majeur, Saint-Jean-Baptiste – donnant sur la place du Marché, l'abside à modillons de la chapelle de la Trinité et ce phare délicat qui s'élève vers Dieu, le clocher monolithe, et puis la dentelle des cloîtres un peu partout et ces fameuses fenêtres géminées en plein cintre (deux arcs soutenus par des colonnes), spécialité de la ville avec leurs linteaux, eux aussi monolithes, une rareté.

Avant de rejoindre pour dîner, car il fait faim et soif, l'Hostellerie de Plaisance de la famille Perse, une promenade autour des remparts s'impose pour prendre la mesure de la houle tranquille des vignes qui entourent la cité, faisant des villages alentour des îles et de la Juridiction un archipel où l'esprit et la culture paysans s'épanouissent et font lien entre les hommes depuis le XI<sup>e</sup> siècle. La vigne se tenait au Moyen Âge sur une bande plus ou

moins large suivant le contour des affleurements calcaires du rebord du plateau et du coteau de Saint-Martin-de-Mazerat au couchant et celui de Saint-Laurent-des-Combes au levant. Le vin blanc y était dominant même si on élaborait du claret et du rouge. Les territoires proches des vignes étaient alors consacrés, sur les molasses sous-jacentes, à la culture de céréales, le XIX<sup>e</sup> siècle leur accordant de manière éloquente et définitive le rang de terroirs à vignes.

Autour de Saint-Émilion, le plateau calcaire limité par les coteaux se compose de sols argilo-calcaires sur calcaire à astéries et d'argiles brunes et rouges aussi sur astéries en glissant vers l'est. Les côtes accueillent l'argile et le calcaire sur molasse du Fronsadais, les pieds de côte des argiles et limons sur molasses remaniées, les vallées des sols gravelo-siliceux, glaciés de sables anciens fluviatiles et de graves récentes. C'est ce territoire de terroirs bordé au nord par la fraîche Barbanne qui fait avec la Dordogne limite à la Juridiction, qui fut le premier vignoble au monde inscrit à l'Unesco. L'espace d'exception à valeur universelle et l'aventure humaine qui lui permit d'exister motivèrent cette distinction, le classement des 8 communes couvrant 7 846 hectares et ses 6 000 habitants d'aujourd'hui, héritiers et passeurs dans le temps long de ce paysage unique et fascinant. La rencontre de ces lieux atteste de cette "exception" qui illustre la différence majeure entre le mondialisé et l'universel, le premier n'étant que la chose exportable partout et connue de tous quand le second est unique, impossible ailleurs que là où il se trouve et présente des caractères qui méritent d'être partagés et protégés par et pour l'humanité. *(Suite page 146)*



L'ancien moulin de Château Berliquet veille sur les vignes.



Les grottes du Château de Ferrand. Dans les alcôves, le souvenir des décors peints du XVII<sup>e</sup> effacés par le temps.

Catherine Arteau, originaire de Saint-Christophe-des-Bardes, historienne de l'art à l'origine de la "Fondation Terroirs/Paysages culturels" sous l'égide de la Fondation de France, définit ainsi ce terroir élu lors d'une conférence donnée à l'occasion des célébrations du 20<sup>e</sup> anniversaire de l'inscription à l'Unesco : "Il dépasse l'agronomie pour s'étendre à l'interaction entre le travail de l'homme et la terre où il vit : un paysage appréhendé comme un lieu d'habitation et d'architecture agricole, créateur d'un goût au sein d'un environnement à protéger et qui, dans son ensemble, tient lieu d'héritage transmis dans le temps long. Son évolution intime fait lien avec la tradition et le monde contemporain." Ainsi voit-on dans un voyage spatio-temporel voisiner le chai contemporain de Cheval Blanc, geste architectural audacieux de Portzamparc, et la chartreuse du XIX<sup>e</sup> siècle. De même pour Jean Nouvel dans sa création d'une ferme reflétant son époque au Château La Grâce Dieu des Prieurs. Catherine Arteau précise que l'architecture est "un arrêt sur image, marqueur fort de la société".

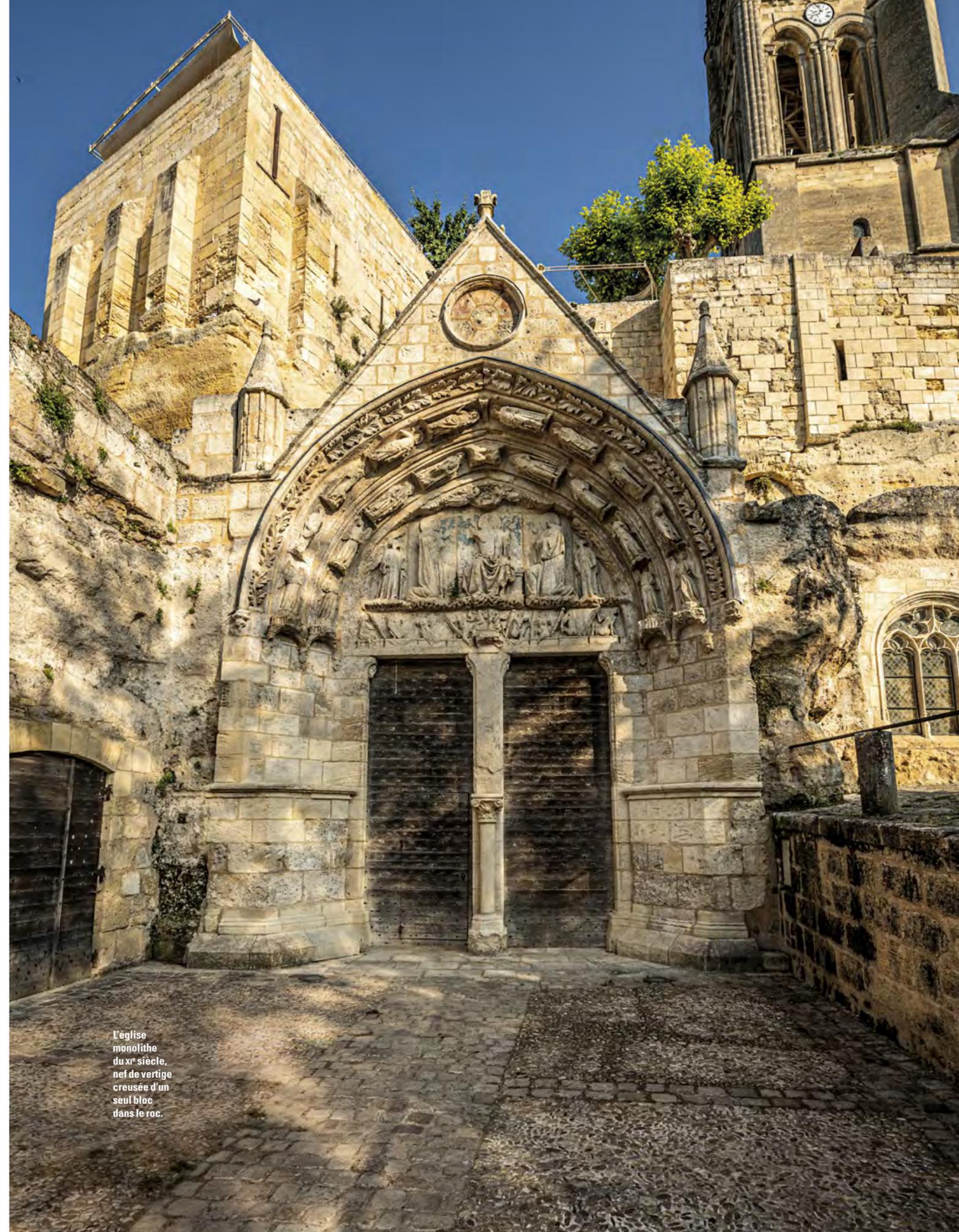
La fondation (lire pages suivantes, *ndlr*) regroupe des châteaux qui se sont attachés dans leurs actions de rénovation au strict respect de ce que les générations précédentes leur avaient légué. Ce sont les châteaux Jean Faure, Ausone, Larcis Ducasse, Tertre Roteboeuf, Laroque, Tour Saint-Christophe, La Closerie du Chêne et Bouyer. Ces manières de faire et d'être au paysage, à la VUE (valeur universelle exceptionnelle), signent à la fois le cadre large de cet espace Unesco et l'interprétation que les hommes en font. Peut-être serons-nous autorisés à constater dans ces lignes que si les nouvelles créations architecturales éloquentes pourraient

tout à fait trouver leur place ailleurs dans le monde, ceux du XIX<sup>e</sup> et des 80 premières années du XX<sup>e</sup> siècle sont repérables comme faisant partie, *a minima*, du style architectural bordelais, voire saint-émilionnais.

Il reste que musarder dans la Juridiction constitue un voyage passionnant dans le secret de paysages d'une infinie variété préservée qui vont de la rencontre avec les églises romanes de Saint-Christophe-des-Bardes et son tympan aux oiseaux ou celle de Saint-Étienne-de-Lisse au chevet rythmé de modillons, modèles d'illustration des figures grotesques du péché, à la butte où se tient l'ensemble médiéval-Renaissance du Château de Pressac où l'Anglais déposa les armes en 1453. L'effondrement des molasses crée çà et là les combes dont celle de la Barde, remarquable par l'Unesco pour ses terrasses et sa "reculée" repoussant l'assise calcaire. L'exceptionnel site de Saint-Hippolyte réunit, au sommet du coteau, l'église, les grottes et le château de Ferrand, fleuron du XVII<sup>e</sup> siècle. Le château Fombrauge fut le siège au XVII<sup>e</sup> siècle de la Pépinière des physiocrates bordelais. Il faut s'incliner au cimetière devant le sarcophage mérovingien de Saint-Pey-d'Armens et s'arrêter devant le monumental mégalithe de Saint-Sulpice-de-Faleyrens, menhir dressé depuis 4 500 ans au port de Pierrefitte au cœur de "la verte douceur des soirs sur la Dordogne".

C'est ce foisonnement, ce chatoiment créatif des hommes alliés à la nature que l'Unesco a tenu à distinguer et qu'un enfant de 5 ans décrit ainsi à Catherine Arteau lors d'une promenade éducative : "Ça y est ! Je sais ce que c'est un paysage : c'est ce qui se voit et ce qui s'imagine." ❖

JEAN-LUC BARDE  
PHOTOS LEIF CARLSSON



L'église monolithe du XI<sup>e</sup> siècle, nef de vertige creusée d'un seul bloc dans le roc.

SPÉCIAL SAINT-ÉMILION / UNESCO 1999-2019

# CHÂTEAU BÉLAIR-MONANGE

PREMIER GRAND CRU CLASSÉ

*Un pan de l'âme de Saint-Émilion se tient tout entier dans ce plateau calcaire dont la valeur universelle n'échappa pas à l'Unesco. Et le mystère du lieu reste entier.*

La précision du trait pourpre se déploie en fines arabesques, gagne peu à peu l'espace du vélin ivoire à grain fin, le terroir du papier se couvre doucement des mouvements d'harmonie laissés par l'intention, le dessin de la main de l'homme. À la fin, c'est un ange, celui de Dürer. Le vin de Bélaïr-Monange est là, palpitant derrière la paroi sombre du verre, dissimulé sous l'étiquette Renaissance dont l'illustration est empruntée à l'immense graveur du XVI<sup>e</sup> siècle.

À l'ouvrir, les premières notes d'un prélude de Bach se font entendre, vient la fugue puis le tempo des caudalies laisse entrevoir la suite profonde. À la fin on sait que le clavier bien tempéré des saveurs se sera déroulé. L'opus 2015 et le 2016 se construisent patiemment dans la lumière naissante de la promesse d'un avenir radieux. La version 2012 agrandit encore l'espace, ardente et souple, alerte et profonde ; la joie s'insinue, irradiante. Ces vins jeunes, déjà parés du signe des grands destins, tiennent leur avenir de l'accord subtil de la plante et de la terre où ils naissent dans l'entrelacs du plateau, des terrasses et des côtes, révélés par les strates de l'expérience et de l'effort des hommes.

Cet effort qui permit aux Établissements Jean-Pierre Moueix de rendre son aura vivante à ce territoire d'élite, sur une partie du plateau calcaire qui menaçait de s'effondrer du fait de la surexploitation des carrières "dont un itinéraire souterrain conduit à pied à Saint-Émilion et débouche rue des Argentiers", confie Édouard Moueix, le directeur général qui habite, avec son épouse Kelley et leurs enfants, la maison de l'ancien Château Bélaïr, devenu Bélaïr-Monange après l'acquisition en 2008 et la fusion en 2012 avec le Château Magdelaine qu'il possédait depuis 1952.

Cet acte de conservation remarquable, chantier de titans sur 4 niveaux de caves, constitue l'un des gestes les plus soucieux du respect d'un lieu, au plus près de la "valeur universelle exception-



**CHÂTEAU BÉLAIR-MONANGE 2012**

« Un millésime historique exprimant la générosité des merlots de la rive droite. Un nez d'une grande pureté, aux notes de fruits rouges, de réglisse et de thé noir. Un milieu de bouche harmonieux, structuré par des tanins soyeux et élégants. Une finale dominée par le fruit à parfaite maturité avec une rétro-olfaction boisée et épicée. »

nelle" inscrite au Patrimoine de l'humanité par l'Unesco en 1999 au titre des paysages culturels. Monange, adresse douce murmurée, venue d'Anne-Adèle Monange descendue en 1931 de sa Corrèze natale avec son époux Jean Moueix pour s'établir à Saint-Émilion. Ce patronyme tendre amenait une restauration sensible des terres bénies où la vigne pousse depuis 1435, on le sait d'un document ancien.

Ce sont 7,5 hectares de plateau sur calcaire, 8 de terrasses d'argile et de calcaire et 8 encore de côtes couvertes d'argiles bleues, plantés de merlot avec, peu à peu, une touche plus significative de cabernet franc, dans l'avenir autour de 15 % : "Pour dire le mystère du lieu, la complexité des gestes qu'il réclame, nous déclarons entre nous 'Voilà, c'est Bélaïr'. Depuis onze ans, nous avons mobilisé nos efforts pour répondre à une obligation de respect, une exigence de précision sur un lieu fragile, accélérer prudemment le temps en s'inclinant devant ses lois. Nous replantons à partir de sélections massales issues de parcelles de la propriété de 1897 et 1904 pour faire parts égales avec les clones sur le plateau. Dès 2008, le retour à la vie des sols a été notre défi. Nous poursuivons la sélection des meilleurs pieds avec Arnaud de Lamy, le

directeur de nos vignobles, replantons des haies, travaillons avec des spécialistes de la flore et de la faune. Peu à peu, la vie micro-organique de nos sols est revenue."

Cette attention sensible, cette bienveillance à l'égard d'un site, Édouard Moueix les prolonge dans un projet de chai dont la conception a été confiée à Herzog & de Meuron, déjà auteurs pour la famille du chai de Dominus dans la Napa Valley. Un bloc monolithe semi-enterré en béton teinté de blond, métaphore de la pierre calcaire du plateau, une courtine crénelée en écho aux remparts de la vieille cité et au milieu un toit léger comme la nef des gabares qui vogaient jadis chargées de barriques au fil de la Dordogne. ➤

JEAN-LUC BARDE

Édouard Moueix devant l'accès aux impressionnantes carrières du château.